

Autour du Foyer Franco-Belge

par

PIERRE MASSON

L'histoire de cet important épisode de la vie de Gide reste à écrire, ainsi qu'à publier le journal qu'il tint à cette époque. Nous n'en voulons retenir ici que quelques-uns des échos qu'il suscita, comme manifestation de l'intérêt que Gide portait à ses « frères humains » en général, et, en l'occurrence, aux Belges en particulier. Nous avons vu précédemment ¹ toutes les raisons littéraires et amicales qui avaient pu, jusqu'en 1914, inciter Gide à faire de la Belgique une sorte de seconde patrie. Avec le début du conflit mondial, la Belgique, son roi et son peuple soulèvent en France, en raison de leur résistance à l'attaque allemande et des souffrances endurées à cette occasion, un élan d'admiration que Gide partage, écrivant le 26 août : « C'est bien en effet dans le spectacle du noble courage des Belges qu'aujourd'hui nous puisons notre réconfort ². »

Oublierait-il d'y penser que ses amis Van Rysselberghe seraient là pour le lui rappeler, eux chez qui il loge depuis la mi-août, installé dans leur appartement de la rue Laugier en compagnie de Jean Schlumberger.

Depuis le début du conflit, Gide, et ceux de ses amis qui ne sont pas mobilisés, cherchent à s'employer utilement ; début août, il se dévoue à la Croix-Rouge, où Schlumberger dirige un bureau, en portant des ballots ou classant des fiches, mais dès le 15, il se décourage devant le peu d'utilité de son travail. À la fin du mois commencent à affluer à Paris les

1. V. « André Gide et ses amis belges, I », *BAAG* n° 97, janvier 1993.

2. Gide, *Journal 1889-1939*, Pléiade, p. 477.

réfugiés, venus de Belgique et du Nord de la France, fuyant leurs villages incendiés ; ils sont cantonnés dans le Cirque d'Été. Ayant passé le mois de septembre à Cuverville, Gide revient à Paris le 10 octobre, chez les Van Rysselberghe où il retrouve Copeau, Ghéon et Schlumberger. Son *Journal* va alors pratiquement s'interrompre durant un an, et c'est à la Petite Dame qu'il faut donner la parole pour connaître la suite des événements :

Cette œuvre naquit en somme de l'indignation d'un petit groupe à voir de quelle manière fonctionnait l'œuvre de secours aux réfugiés, installés au Cirque de Paris. Les procédés sommaires qui étaient les siens ne se justifiaient que durant les premiers jours d'affolement. C'était tout de suite après la prise d'Anvers, dans la première quinzaine d'octobre, des milliers de familles débarquèrent à Paris. On commença par les parquer au Cirque de Paris. De même qu'après la bataille de Charleroi, il y eut dans toute la population parisienne un grand élan de générosité qu'il s'agissait d'organiser, de canaliser et beaucoup de bonnes volontés se rencontrèrent là, venues avec le désir d'aider. Gide y alla un peu par hasard et tout de suite m'y entraîna ; il y rencontra dès le premier jour Charles Du Bos, qu'il connaissait à peine et qu'il ramena déjeuner au Laugier. Eux deux et quelques inconnus, assidus aussi, bientôt écœurés, indignés de la façon brutale et sans discernement dont se passaient les choses, décidèrent de fonder une autre œuvre.

Ils trouvèrent tout de suite, avenue de La Motte-Picquet, non loin du cirque, pour s'installer, le rez-de chaussée à louer d'un magasin. Une énorme bande de calicot avec de grandes lettres avertit les malheureux réfugiés qu'ils trouveraient là aide et protection et les passants, qu'ils pouvaient y apporter leurs dons. Les premiers jours, nous étions un peu comme un « salon des refusés » et la même fatalité nous amenait aussi le meilleur : je veux dire les plus abandonnés et les plus discrets. [...]

Parmi toutes ces bonnes volontés groupées par le hasard, Gide fut tout de suite le lien et dès ses débuts, l'œuvre du « Foyer franco-belge » (tel était son nom) porta sa marque ; c'est lui qui lui donna son élan et qui fit qu'elle ne ressemblât à aucune autre.

Une formule qu'il répétait volontiers : « Tous les cas sont particuliers » montre bien la direction qu'elle prit. Une pareille conception veut des esprits toujours attentifs et repousse la routine si commode, par où s'ossifient généralement toutes les associations de ce genre. Mais quelle dépense de soi cela exige ! Quand on pense que, durant des semaines, nous avons en somme pu donner sans compter et soulager toutes les détresses qui se présentaient et qui étaient soigneusement examinées, avec ingénio-

sité, délicatesse et un effort de compréhension dont Gide nous donnait l'exemple. Notre efficacité même nous fit un devoir de compter, de nous organiser, d'une manière plus serrée, pour mieux durer. Gide y mit non seulement tout son cœur, mais y appliqua son intelligence. L'œuvre elle-même le passionnait, son développement, ses difficultés. Il se découvrait un esprit d'organisation qui l'étonnait et l'enivrait un peu. L'absence d'idées préconçues, l'absence surtout de défiance a priori, vis-à-vis des êtres, laissaient son bon sens intact. C'est ainsi qu'il fut le premier à adopter le système des subventions en argent, qui était considéré, par les autres œuvres, comme une folie. [...]

Je travaillais à la même table que lui, le doublant en quelque sorte. J'étais donc bien placée pour voir de quelle manière il procédait, tout ce qu'il donnait de lui. Certes, la pitié le prenait tout entier, c'est plusieurs fois par jours qu'il avait les larmes aux yeux ; mais plus encore, je crois, l'indignation, une indignation frémissante contre ceux qui éconduisaient les réfugiés par de faux renseignements, pour s'en débarrasser, contre tous ceux qui, en sûreté derrière un guichet, étaient brutaux, iniques, sans scrupules. On le voyait, à chaque instant, enfiler son manteau, sortir pour aller essayer de confondre un être sans conscience, ou pour accompagner une de ces pauvres épaves et la protéger contre les décisions aveugles de quelque administration... [...] Le merveilleux, c'est qu'on n'avait pas du tout l'impression, jamais, qu'il faisait des choses pénibles par dévouement, non, il s'amusait royalement. Mais qu'il ait pu trouver là une source de bonheur, au point d'y engager pendant deux ans sa sensibilité et son imagination, montre bien sa puissance de sympathie, son humanité foncière. Car, nous menions une vie exténuante : à 8 h 1/2 le matin, nous arrivions pour préparer le travail et dès 9 heures, la porte s'ouvrait devant une foule de réfugiés qui formaient une queue parfois énorme. Certains jours, l'affluence était formidable ; nous étions littéralement étouffés. Il fallait beaucoup de force pour supporter chaque jour le pathétique défilé. J'étais stupéfaite de sa résistance physique. Nous déjeunions dans le quartier pour gagner du temps. À 2 heures, cela recommençait. L'encombrement, la multiplicité des besognes étaient ahurissants. Nous ne dînions souvent qu'à 9 heures et chaque soir, nous faisons encore, aidés par Théo, la comptabilité de notre bureau ; sans compter les comités du samedi qui nous tenaient généralement jusqu'à minuit. [...]

Sans avoir de fonction prédominante (il avait refusé la présidence pour la laisser à un Belge, un certain baron Delmarol ; il était vice-président avec Du Bos), il était le grand recours et la vraie autorité. Il l'exerçait doucement, adroitement, sans en avoir l'air et arrivait à obtenir

de tous ces collaborateurs bénévoles, de la discipline et de la tenue. [...]

Le premier local n'avait pas tardé à devenir insuffisant ; nous emménageâmes au début de l'hiver 14, dans les salles Druet, rue Royale, mises gracieusement à notre disposition, et l'hiver suivant, dans le vaste rez-de-chaussée d'un immeuble inachevé, au coin des Champs-Élysées et de la rue Pierre-Charron, prêté par Madame de Beaugrand.

Les démarches, les moyens imaginés pour obtenir de l'argent n'étaient pas le moins pénible de nos efforts. À un moment donné, nous vivions sur le pied de 45.000 fr par mois et n'en avions que 16.000 de fixe, car ce ne fut que tout à la fin que nous eûmes une aide du Secours National. Nous eûmes, à notre bénéfice, des concerts (d'Indy, Bathori), une représentation avec conférence (Claudel, Copeau), des appels dans les journaux, ce *Book of Réfugiés* de Mrs Warthon, publié en Amérique, et des articles. Gide eut bien du mal à faire le sien. Il disait très drôlement : « Ce ne sont pas les idées qui me manquent, mais la forme pour ça³ ! »

Le 2 mars 1915, *L'Intransigeant* annonçait en effet, avec un peu d'optimisme :

« Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la collaboration régulière de M. André Gide, que ses œuvres d'une psychologie âpre et forte ont placé au premier rang des écrivains de notre jeune école. Depuis le début de la guerre, M. André Gide s'est consacré à l'œuvre du Foyer Franco-Belge, qui apporte son secours à tous les réfugiés.

Nous publierons demain le premier article de M. André Gide. »

Le 3 mars parut en effet le premier, mais aussi dernier article consacré par Gide à la cause du Foyer⁴.

RÉFUGIÉS

En face de moi, de l'autre côté de la vaste table où s'entassaient registres et cartonnières, le petit vieillard attendait son tour d'audience, assis auprès d'autres réfugiés. Il souriait à mon regard et je souriais au sien : il se tenait très

3. Extrait du *Cahier III bis* de Maria Van Rysselberghe, inédit ; v. l'avant-propos de Claude Martin à son édition des *Cahiers de la Petite Dame*, t. I (Paris : Gallimard, 1973), p. XIV.

4. Cet article fut repris, accompagné de sa traduction en anglais par Edmund Gosse, dans *The Book of France*, ouvrage collectif « vendu au profit du Comité de secours aux réfugiés des régions occupées ».

droit, avec un peu d'affectation peut-être et comme désireux de donner à entendre qu'il ne faisait pas partie du commun, de ceux que je pourrais envoyer à l'un de nos dortoirs.

Puis, aussitôt que m'eut quitté le réfugié dont je m'occupais d'abord, il vint tout contre moi et, mystérieusement, penché sur mon épaule :

— Je sais que vous écrivez beaucoup...

— Oh ! fis-je en l'interrompant avec un geste de réticence, ce n'est ni le lieu ni le temps d'en parler...

— C'était si j'avais pu vous aider dans vos écritures, j'en aurais été bien heureux, Monsieur Gille. Je m'en vais vous dire : je ne suis pas habitué à ne rien faire. Toute ma vie, j'ai travaillé, mais, maintenant, on ne veut de moi nulle part, et demain je n'aurai plus rien.

— Vous êtes seul à Paris ?

— Si j'étais seul, je ne viendrais pas demander, reprit-il en se redressant. Un homme seul, ça se tire toujours d'affaire, et puis, seul, j'accepterais bien d'aller dans un dortoir, comme on m'a déjà proposé, mais j'ai ma fille et ses petits enfants avec moi. C'est comme aussi pour la nourriture ; moi je mange bien n'importe quoi ; mais ma fille, je m'en vais vous dire, elle est un petit peu délicate...

Se sentant écouté, il entra dans une histoire lamentable, au demeurant ni plus ni moins triste que celles que j'entends ici chaque jour du matin au soir.

— Vous touchez l'allocation ? lui demandai-je.

— Oui, monsieur, un franc vingt-cinq ma fille, moi et l'aîné de mes petits-enfants qui a passé seize ans, cinquante centimes chacun des trois autres. Il ne nous manque pas beaucoup.

— Si je trouvais à vous loger gratuitement ?

— Oh ! alors, nous pourrions nous suffire ; mais nous ne voudrions pas quitter là où nous sommes, parce que la propriétaire nous connaît. Elle nous prête de la vaisselle et même un petit poêle où ma fille peut cuisiner. Elle est bonne pour les enfants. Elle n'est pas riche elle-même, parce que d'autres locataires, qui ne sont pas des réfugiés, ont obtenu de ne la payer que plus tard. Tant que j'ai pu, j'ai donné soixante francs pour deux pièces ; à présent, elle consent à les laisser pour quarante. Mais nous n'avons plus rien. Si je trouvais un peu de travail...

— Notre bureau de placement va vous inscrire. En attendant que vous trouviez un emploi, peut-être pourra-t-on vous aider pour le loyer. Mais, puisque vous êtes Belge, ajoutai-je, il faudra d'abord aller vous faire inscrire au Comité Central ; je vais vous donner une carte...

Le vieux devint soudain très rouge ; il hocha la tête en me regardant. Ses yeux étaient demeurés secs tandis qu'il racontait sa ruine, la maison bombardée, brûlée, la fuite à travers champs avec les siens, mais les larmes débordèrent ses paupières quand il me dit docilement :

— C'est bien, monsieur, j'y retournerai.

Alors je m'avisai soudain que déjà je tenais entre mes mains la carte qu'il était allé faire viser là-bas. Je m'excusai :

— Qu'est-ce que vous avez bien pu croire ? lui dis-je en lui prenant la main.

Et, brusquement, il éclata. Il dit ses courses inutiles depuis huit jours de comité en comité, d'œuvre en œuvre, la plupart déjà tout encombrées, ne proposant d'ailleurs que le dortoir ou que le restaurant, qui ne pouvait non plus leur convenir. Mais notre œuvre précisément, attachée à l'étude attentive de chaque cas, répugne aux cadres fixes et n'admet que solutions particulières. Le vieux raconta donc tout au long ses déboires, puis, revenant à ma question :

— Ce que j'ai cru, monsieur ?... J'ai cru que ça allait recommencer.

* * *

Je n'ignore pas que le secours en argent, si apprécié par ceux qui le reçoivent, est le plus souvent réprouvé par ceux qui s'occupent d'œuvres philanthropiques et par le public ; condamné même au point qu'il me faut quelque courage pour le défendre.

Pareillement à la plupart des autres œuvres, et grâce aux généreuses initiatives d'un comité auxiliaire américain, le Foyer franco-belge a pu mettre à la disposition des réfugiés quelques immeubles où ils trouvent nourriture et logement. Dans notre seule maison de la rue Taitbout se donnent plus de cinq cent vingt repas par jour. Mais dès qu'une famille est nombreuse la subvention devient avantageuse, qui permet à cette famille de faire la cuisine elle-même, car elle parvient ainsi à se nourrir à moins de frais et d'une manière

plus conforme à ses habitudes et à ses convenances. Mais l'avantage, je veux qu'il ne soit pas seulement matériel : il n'est pas bon que des femmes et des petits enfants soient contraints d'aller chercher leurs repas au dehors, souvent par le froid et la pluie. Il n'est pas bon que la ménagère perde l'habitude du foyer et des soins qu'entraîne la préparation des repas. Ce régime de dortoir, ou des repas pris en commun, encourage déplorablement la paresse de certains membres de la famille qui, peu à peu, se décompose dans cette promiscuité forcée.

La subvention régulière qu'accorde à un grand nombre de familles le Foyer franco-belge obvie à ces inconvénients. Elle doit être considérée comme un appoint, soit à l'allocation, soit parfois au salaire lorsque celui-ci est reconnu insuffisant. Payable de semaine en semaine, elle permet à l'œuvre de suivre les réfugiés et de se maintenir en contact constant avec eux. La somme accordée est modifiable et sans cesse modifiée, selon l'état de santé des membres de la famille, réduite selon la possibilité de travail, ou même supprimée en cas de négligence reconnue dans la recherche d'une occupation. Il va sans dire que ce mode d'assistance exige d'abord une étude particulière de chaque cas, souvent une visite domiciliaire, puis une attention soutenue, qui proportionne l'assistance exactement aux besoins de chaque famille. Plus encore : citerai-je ici le vers de Verlaine ?

C'est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

* * *

Le Foyer franco-belge est né tout doucement ; il a grandi sans bruit. Ce n'était tout d'abord que le bourgeonnement d'une autre œuvre. Installé avenue de La Motte-Picquet, dans une boutique incommodément aménagée en bureau, il n'a quitté ces premiers locaux qu'après qu'ils étaient devenus manifestement insuffisants. M. Druet a mis généreusement à la disposition de l'œuvre sa galerie de peinture, 20 rue Royale, où chaque jour les réfugiés, anciens et nouveaux, français et belges, sont accueillis.

D'où viennent-ils si nombreux encore ? L'invasion n'est-elle pas endiguée ? Qui sont-ils ?

Les plus touchants, les moins plaignants, bien que peut-être les plus à plaindre. Ceux pour qui la différence est la plus grande entre l'état d'hier et l'état d'aujourd'hui ; ceux

qui n'osaient pas d'abord demander. La fierté les a jusqu'à présent soutenus, retenus. Ils ne pensaient pas que cela durerait si longtemps. Les maigres billets qu'ils avaient emportés dans leur fuite, assurément devaient suffire : le maire leur avait promis qu'on rentrerait avant deux mois. Les journaux encourageaient à qui mieux mieux leur confiance ; même, ils ont dépensé d'abord sans trop compter ; puis tout s'est arrêté, les jours et les mois ont passé. Franc par franc, sou par sou, ils ont vu diminuer leurs ressources ; ils ont prié, pleuré, jeûné ; ils ne se laissent venir à nous qu'épuisés.

Et puis il y a ceux de Reims.

Il s'agit de savoir à présent si ces attardés vont devoir rester lamentablement à la porte, victimes de leur discrétion, ou s'il nous faudra, pour pouvoir les accueillir à leur tour, repousser ceux que nous avons secourus jusqu'à ce jour.

André Gide.

Le besoin de subsides obligeait en effet Gide à ne négliger aucune publicité, aucun soutien. Edith Wharton, la romancière américaine, qui vivait principalement en France depuis 1907, fut d'abord la seule dispensatrice des ressources américaines, avant que ne fût créé un comité américain ; Gide la connaissait bien, car elle était elle-même en vue dans les milieux littéraires, familière de Cocteau, de Bourget et de Jacques-Émile Blanche. Aussi s'adressa-t-il à elle, en septembre, de manière quasi officielle :

ANDRÉ GIDE à EDITH WHARTON

Paris, le 1^{er} septembre 1915.

Madame Wharton

53, rue de Varennes, Paris

Madame,

Je voudrais répondre à votre désir et distinguer, parmi la masse confuse des réfugiés qui assiègent quotidiennement nos bureaux, quelques lignes particulièrement curieuses ou pitoyables et susceptibles de réveiller, au cœur de ceux dont

la guerre n'a pas atteint les foyers, cette pitié active que méritent les « homeless », pitié qui n'a jamais fait défaut, ni dans votre pays, ni dans le nôtre, mais qui parfois reste sommeillante pour ne savoir trop comment s'employer ou ne se faire point une image suffisamment vive et précise de la misère.

Mais ne vous y trompez point ; les détresses que nous secourons au *Foyer Franco-Belge*, sont la plupart du temps informes et, pour ainsi dire, désindividualisées. Le pittoresque dans l'horreur, c'est plus avant qu'il faut le chercher ; la masse des gens qui vient à nous, terne et monotone désolée, je la compare à ces *moraines* que repousse sur ses bords le flot envahisseur d'un glacier, aux roches détachées on ne sait d'où, broyées, lavées, sans plus d'arêtes, pierres sans mousse qu'une force mauvaise a roulées ; amas confus de petits cailloux sans aspect.

De plus, les détresses qui sollicitent de nous quelque secours, ou même simplement parfois, quelque conseil et surtout de la sympathie, ne viennent pas toujours à nous sans apprêt ; combien d'entre ces malheureux croient devoir ramener sur eux, avant de nous aborder, les plis de ce grand linceul de misère. Mais une pitié un peu ironiquement attentive a vite fait de discerner, sous le banal manteau, couleur de cendre, les particularités qui pour le cas de chacun d'entre eux, exige une spéciale assistance. Avant les cas individuels, voulez-vous les catégories ? Il y a ceux qui toujours ont été pauvres, dont l'exil n'aggrave pas beaucoup la misère, comme la vieille qui me disait : « J'ai toujours été malheureuse. Le poisson dans l'eau ne s'aperçoit pas quand il pleut », et ceux qui brusquement arrachés à leur confort, s'étonnent inlassablement de la profondeur de leur chute, comme la riche dame qui s'écriait : « À Waterloo nous étions si fiers. » Il y a ceux qu'on a fait évacuer et qui sont partis brusquement, pêle-mêle, qui n'ont presque rien emporté, soit parce qu'ils n'ont pas eu le temps ou les moyens de rassembler beaucoup d'affaires, soit parce que, très misérables déjà dans le village où ils vivaient, ils n'avaient presque rien à prendre. J'ajoute qu'il advient que nombre de ceux-ci trouvent quelque avantage à la situation présente. Il y a ceux, au contraire, qui sont partis par prudence, par peur, avec des ressources qu'ils s'imaginaient

suffisantes et qui, besogneux à présent, se répètent tout le long du jour qu'ils auraient mieux fait de rester. Heureux encore, dans le malheur, s'ils ont pu partir en famille ; mais il y a des isolés, ceux dont un sursaut affreux a brusquement rompu tous les liens. C'est un enfant parfois.

C'est Jean D... parti de Belgique à bicyclette avec son frère, qui tout à coup le perd à un carrefour encombré d'autres émigrants ; il revient en arrière, s'informe et tandis que l'autre assurément, cherche de son côté, cherche en vain. Il vient à nous un beau matin, mais plein de santé, de résolution, de courage, je dirais presque de gaieté, car je ne suis pas bien certain qu'au fond il ne soit pas assez amusé de l'aventure qui le jette en avant dans la vie. Et comme précisément nous étions embarrassés de n'avoir à offrir à une famille d'excellents réfugiés qu'un appartement un peu trop juste (car il s'agit d'être économe), nous leur proposons d'adopter cet enfant, qui vit maintenant avec eux et s'apparente à neuf pour sa plus grande joie en attendant qu'il retrouve ses vrais parents demeurés à Gand, dont il est depuis huit mois sans nouvelles.

Par contre, tel autre pareillement esseulé ne se peut consoler et m'écrit : « Depuis que j'ai quitté mes parents, frères, soeurs, eh bien ! j'ai perdu tout mon bien, mes forces, mon caractère et amusement »... Quelque jour de loisir je vous raconterai tout au long sa tragique et déplorable histoire.

Parfois après la séparation, des retrouvailles merveilleuses. M. C., gros propriétaire de Bourges, rencontre sous le porche d'une église d'où il sort et où elle s'apprête à entrer, sa vieille mère qu'il croyait morte ; elle est si mal vêtue, si changée qu'il n'ose d'abord la reconnaître. « Vous n'êtes tout de même pas Madame C. », dit-il d'abord craintivement, et ce n'est que lorsqu'elle l'appelle par son petit nom qu'il la presse dans ses bras en pleurant.

Et comment s'étonner si certains de ces isolés s'accrochent désespérément à des familles de rencontre qui parfois en sont excédées : la vieille Madame Cornet ne peut se passer de société car faire la causette est pour elle une fonction vitale ; nous l'avons confiée à l'un de nos dortoirs pour le grand soulas de la famille, évacuée avec elle d'un petit village des Ardennes belges, et dont elle s'était faite parasite-crampon depuis les premiers jours de l'invasion. D'abord

elle s'échappe du dortoir, déclare qu'elle y tomberait malade et qu'elle n'y veut point frayer ; son idée fixe c'est de se ré-installer au sein de l'autre famille, dans le petit appartement que nous lui avons procuré. Mais quand Madame Cornet comprend qu'il n'y aura plus place pour elle et qu'elle va être obligée de vivre seule, elle revient à nous en pleurant, supplie qu'on la réadmette au dortoir : « J'vous demande bien pardon, je n'sais pas c'qui m'a pris d'en partir. J'y étais tout de même très bien. » Elle s'y acclimate, y séjourne trois mois puis repart de nouveau, appelée mystérieusement en Normandie par une de ses filles. « J'ai idée qu'elle doit être enceinte... ou queque chose comme ça. »

Quant à la famille qui la supportait tout d'abord, que vous en dire ? Ce sont de braves cultivateurs, déjà vieux, mais avec deux filles d'âge à pouvoir travailler, ce qu'elles font aujourd'hui bien vaillamment. Aucun d'eux n'avait auparavant connu d'autre sol que celui de leur petite ferme, d'autre village que celui où ils allaient vendre beurre et œufs, acheter le « noir pain » et l'épicerie.

Arrivés à Paris en épaves après des marches, des contre-marches, des tribulations insensées, ils se laissaient tout simplement mourir de faim, ne sachant que pleurer tout le jour et n'ayant même pas l'idée d'aller toucher notre allocation à laquelle la situation de réfugiés leur donne droit. Quand ils sont complètement à bout de ressources, une des filles pourtant se décide à venir à nous ; je ne sais trop qui lui avait donné notre adresse. Jugeant assez imparfaitement leur détresse, d'après le récit qu'elle me fait, je vais les visiter. Dans la petite pièce où l'on m'introduit, je m'attends à trouver quatre personnes, j'en trouve dix (dont Madame Cornet), oui, tout un nid de réfugiés, plus un gros chien dont la famille en question n'a jamais consenti à se séparer et qui ne mourra de faim qu'après eux. Ils sont là étroitement collés les uns aux autres pour sentir un peu moins le froid, le dépaysement, la misère. Ah, quel plaisir ils ont à raconter leurs aventures et leur fuite subite à l'approche des Allemands ; à parler surtout de tout ce qu'ils ont laissé là-bas, de leurs trois vaches et de la chèvre que les brutaux ont tuées pour sûr, et ce qui les désole le plus c'est de penser que ces sauvages auront mangé la belle tarte sortant du four et qui devait fêter l'anniversaire du mariage des vieux !

Les voici bientôt devenus nos pensionnaires, nos amis ; ils reprennent vie et espoir. Quelqu'un des nôtres qui veut les gâter s'inquiète de ce qui ferait le plus de plaisir à la vieille ; elle se trouble, n'ose parler et c'est la fille qui nous avoue qu'elle se languit de ne savoir point à Paris où trouver « de la cassonade, pour prendre avec le noir café ».

Hélas, je sens combien les silhouettes que je trace ici vont vous paraître insignifiantes et combien incolore, auprès du récit des horreurs de la guerre, celui des misères de nos réfugiés !

Il faut, je vous le dis, pour distinguer encore sous tant de cendres quelque peu de leur couleur propre, se pencher tout près d'eux et pour être touché par eux, les toucher ⁵.

Cette sollicitude, la Petite Dame n'était pas seule à y être sensible. Jeanne de Beaufort, qui travaillait au Foyer après avoir été quelque temps la secrétaire de Gide, en témoigne également :

Je le revois, je le reverrai toujours, la tête perdue dans ses mains, penché tantôt à droite, tantôt à gauche, pour mieux écouter, être là davantage. Il faisait penser à un confesseur croulant sous le poids de confidences irrémédiables. De temps en temps, il relevait la tête, mais son regard harassé ne voyait rien, ni êtres ni choses... seulement la peine qui venait de lui être révélée et qu'il fallait guérir... Je me souviens qu'un soir, Albert Flament, de L'Intransigeant, venu l'interviewer, s'arrêta net dès l'entrée, le contempla longuement, puis ressortit sur la pointe des pieds sans même vouloir qu'on fût passer son nom, en murmurant, émerveillé : « Saint Augustin ⁶ »...

En effet, le 30 janvier 1915, *L'Intransigeant* publia en première page un long article d'Albert Flament, dont voici les principaux passages :

Choses vues
UN FOYER !

— Monsieur Gide !...

Une dame soumet à M. Gide un carré de papier qui porte l'estampille

5. Ce brouillon de lettre, inédit, figure dans le dossier relatif au Foyer Franco-Belge déposé à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

6. Jeanne de Beaufort, *Quelques nuits, quelques aubes* (Madrid 1973), p. 11.

du Comité central de secours franco-belge. M. André Gide fronce le sourcil, son visage rasé, qui fait penser à celui d'un prélat romain, exprime un certain mécontentement. Il fait entendre un petit claquement de la langue contre les dents. Tieu, tieu, tieu...

— Monsieur Gide, voulez-vous bien me dire si...

Une jeune femme qui va et vient dans le hall, d'un bureau à l'autre, amène à l'auteur de l'Enfant prodigue toute une famille de réfugiés, quatre personnes, des blonds, des jeunes, des ouvriers, deux garçons, une femme, un enfant, le regard clair et franc, la peau fraîche, sans linge apparent, mais dont l'allant est sympathique. Ah ! ils ont beaucoup roulé depuis quelque temps. On se les renvoie un peu comme des balles, ces Belges chassés de chez eux par l'ennemi, qui ont les mains ouvertes et vides, à l'extrémité des bras, et des regards étonnés et peureux...

Il n'est que deux heures et demie, et le hall de la rue Royale — prêté par M. Druet, le marchand de tableaux — est déjà rempli. M. André Gide, abandonnant tous travaux littéraires et tout répit, a installé là le siège du Foyer Franco-Belge. Du matin à la fin du jour, les réfugiés des départements envahis, de Flandre et du Brabant, s'y pressent, de toutes conditions, battus par la tempête et qui, déjà, d'être là, semblent prêts à sourire.

M. Gide, derrière sa petite table, avec son masque de diplomate familialier du Vatican, son regard où l'on trouverait saint Augustin, écoute, la tête penchée à gauche, le regard fixé devant lui sur d'autres visages qui attendent, qui le boivent de leurs yeux enfantins et, au moindre mouvement qu'il esquisse, suivent la trajectoire de la main comme si la manne et l'or en allaient s'échapper soudain et pour jamais.

Une petite femme, tête nue, assise à côté de M. Gide, les coudes au corps, une main dans l'autre, lui parle en le regardant. Vous diriez une gitane, moins le teint ; elle paraît échappée de l'Albaycin ; elle a peut-être 24 ans, peut-être moins. Ses yeux, bridés comme ceux d'une Japonaise, sont ingénus.

— Je veux que vous sachiez bien, Monsieur... Je ne voudrais pas que vous puissiez croire...

Pauvres êtres, ils ont tous aux lèvres les mêmes mots. Ils ont été soulevés, repoussés, sans doute : malgré le halo de pitié dont leur infortune les enveloppe, ils n'ont pas rencontré la somme de bonté, d'égards à laquelle ils auraient bien droit cependant. Et puis, ils ne savent pas. Même réelle, la pauvreté qui mendie s'est créé peu à peu un vocabulaire choisi, qui sait, d'après les genres, les « espèces », saisir le mot précis, qui fait mettre la main à la poche. Eux, ne connaissent pas encore ce clavier ou ne sauront jamais en faire jouer toutes les notes.

La petite femme brune aux yeux piqués d'une lueur pareille à celle qui bleuit la facette d'une perle de jais, explique qu'elle a la grand' mère avec elle, 73 ans, son père rhumatisant, sa fille, 22 mois... La logeuse exige le loyer d'avance. Elle a payé 20 francs pour 4 semaines. La petite est malade... La doctoresse de l'œuvre du Foyer conseille du bouillon, etc., etc...

[...]

— *Monsieur Gide, Monsieur Gide !*

Il faut signer un bon, pour le caissier. Cinq francs à cette pauvre femme qui serre son gamin contre elle, une grosse tête ronde d'innocent.

— *Vous sépareriez-vous de lui ? demande M. Gide. Au mouvement que fait la mère, comme si on lui avait enfoncé une longue épingle dans la peau, il ajoute, il se reprend :*

— *Pour quelques semaines seulement. Nous connaissons des dames charitables qui se chargeront de lui. Nous avons reçu des offres tout à fait sérieuses, de personnes honorables dont le cœur... Mais la femme n'entend pas. Elle croise ses mains d'ouvrière d'usine sur le crâne de l'enfant qui regarde droit devant soi. [...] Non, elle ne veut pas se séparer de lui. [...]*

Que faire ? M. Gide signe encore un papier...

La femme ne demande qu'à s'employer dans une usine, chocolaterie ou autre. Avec le petit bon, elle ira demeurer dans l'une des maisons prêtées à l'œuvre du Foyer Franco-Belge, où l'on héberge soixante personnes.

— *Nous avons ainsi deux maisons, ce qui fait cent vingt autres réfugiés, me glisse à demi-voix André Gide.*

Mais déjà voici M. Gide, comme un prélat qui confesserait des moniales, recevant une jeune fille à l'accent prononcé. [...] Elle pleure, dans l'ombre de son feutre défraîchi, sous sa voilette. [...]

Vite, un ticket de métro... Allez tel numéro, quai d'Orsay, avec cette lettre... On explique le chemin... Vous aurez là ce que vous cherchez...

— *Tieu, tieu, tieu, fait machinalement le bienfaiteur au grand front.*

On lui parle d'écrire aux journaux, de faire une conférence, d'envoyer des notes... Il lève les yeux au ciel. Il faudrait avoir le temps ! M. André Gide n'est plus homme de lettres, l'un des chefs de la jeune école d'aujourd'hui. Il a dépouillé toute sa personnalité pour n'être plus que le directeur, l'âme d'une œuvre admirable dans laquelle il a su rencontrer des collaborateurs dévoués... Certaines œuvres se bornent à de ronflants communiqués, à des articles de journaux, à des fêtes... Ceux qui les dirigent ont le temps d'écrire, de parler et même de parler d'eux. Tel n'est pas le cas de M. André Gide.

Je lui avais promis d'expliquer aux lecteurs de L'Intransigeant ce qu'était le Foyer Franco-Belge. Je m'aperçois que je n'ai pas expliqué grand'chose. Mais l'esprit du lecteur est plus prompt et moins difficile sur le choix des moyens employés, lorsque c'est à son cœur seul qu'on s'adresse. [...]

Albert Flament.

Au Foyer se croisaient, parmi les aides bénévoles, bien des figures françaises, belges ou même plus exotiques de la littérature, de la musique, de la peinture, de la politique...

Immédiatement à droite suivait la grande table d'immatriculation que Raymond Crombez de Montmort, attaché à l'Ambassade de Belgique, dirigeait avec une bonne humeur et une gentillesse parfaites, secondé par Stanislas Godebski, frère de la très belle et très célèbre Madame Edwards (Misia), lui-même grand ami de Gide. Venait ensuite un vieux bureau à coulisses, servant de caisse à M. Martinon qui payait nos chèques et les allocations hebdomadaires des réfugiés. En face, deux tables : celles du Placement. Mme André Ruyters, femme d'André Ruyters, le premier traducteur de Joseph Conrad, et Guy de Possesse le dirigeaient. [...] Puis venaient les services de l'Assistance Légale ; Monsieur Auger, du Conseil d'État, et son fils s'y relayaient. [...] Madame Van Rysselberghe, M. Gide et Charles Du Bos y tenaient leur table d'accueil, ce dernier assisté de Darius Milhaud. Le comte de Lauris, l'un des plus anciens et des plus fidèles amis de Marcel Proust, travaillait également à l'une de ces tables ⁷.

Georges de Lauris a pour sa part évoqué cet épisode dans ses souvenirs :

Je revois la physionomie si vive sous ses courts cheveux gris de Mme Van Rysselberghe, femme du peintre. Elle est près d'André Gide qui, le menton appuyé sur sa main, interroge un réfugié. Il se dépensait au « Foyer » avec un désintéressement qui n'excluait pas, sans doute, bien des curiosités devant une pareille expérience. Il s'attachait même aux problèmes qui s'exprimaient par des chiffres, trop intelligent pour ne point voir tous les aspects d'une question, mais il ne partageait pas sur bien des réfugiés les illusions par lesquelles passait souvent du Bos. [...] Toute son intelligence, tous ses sentiments, sans oublier ceux d'artiste, étaient en mouvement et ce qu'il apportait ainsi à l'œuvre du « Foyer »

7. *Ibid.*, p. 7.

était personnel, original, sincère, efficace. Il nous animait, à son exemple, chassait l'ennui qui se glisse si aisément dans les besognes quotidiennes. Sur quel ton des jeunes filles, nos dévouées secrétaires, prononçaient : « Monsieur Gide⁸ »...

Au Foyer travailla également quelque temps Paul Grosfils, éditeur belge que Gide connaissait bien⁹ ; après avoir édité *Antée*, il était venu à Paris s'associer à l'entreprise de *La NRF* ; cette revue s'étant interrompu à partir de septembre 1914, il se trouva naturellement entraîné dans l'aventure du Foyer. Il fit ainsi partie du Comité, avant de partir pour la Russie. De cette collaboration, une lettre¹⁰ de Gide nous apporte le témoignage :

ANDRÉ GIDE à PAUL GROSFILS

Le Foyer Franco-Belge

Assistance aux réfugiés des Provinces envahies

20, rue Royale, VIII

18 juin 1915.

Mon cher Grosfils,

Je regrette de n'avoir pu vous dire adieu hier ; à vrai dire je croyais que vous ne partiez qu'aujourd'hui. Ce mot simplement pour vous annoncer la réussite de la démarche de Mithouard¹¹ ; l'allocation est maintenue, il est vrai à 10 000 fr., mais il nous est accordé, en surplus, 6 000 fr pour les 3 mois d'été ; ce qui revient à dire que nous avons 12 000 pour ces 3 mois.

Avez-vous renoncé à nous présenter cet état proportionnel des dépenses, par services, dont il avait été convenu que vous voudriez bien vous charger, me semble-t-il ? Ou devons-nous le confier à quelqu'un d'autre ?

Présentez, je vous prie, mes cordiaux souvenirs à Mada-

8. Georges de Lauris, *Souvenirs d'une belle époque*, Paris : Amiot-Dumont, 1958.

9. Sur Paul Grosfils et ses relations avec Gide, v. Victor Martin-Schmets, « Sur les traces... perdues de Paul Grosfils », *BAAG* n° 97, pp. 43-55.

10. Cette lettre, communiquée par Victor Martin-Schmets, est publiée avec l'autorisation de M. Jean-Pierre Grosfils ; il possède trois lettres de Gide à son père, reliées dans un exemplaire de *Si le grain ne meurt* de 1924.

11. Adrien Mithouard (1864-1919), écrivain et homme politique, était en relations avec Gide au moins depuis 1901 ; il présida le Conseil municipal de Paris de 1914 à 1918.

me Saville ¹². Bien votre

André Gide.

Pour ses amis belges tout spécialement, le Foyer fut un lieu de retrouvailles. Nous n'en retenons pour finir que celle-ci, sans doute l'une des plus belles, dont nous devons l'évocation à la Petite Dame :

Comment ne pas rappeler aussi le passage de Verhaeren parmi nous. C'était en février 15. Il revenait de Londres où il s'était réfugié au moment de la guerre. Il avait, à ce moment-là, dépassé cette période de haine et de morne désespoir. Il était toute douceur, toute chaleur, plein de ferveur, habité par l'héroïsme de la guerre. Je sentais Gide en jouir jusqu'au fond et souvent ils communiaient dans l'enthousiasme. Il vint plusieurs fois nous voir au Foyer et souvent dîner au Laugier. Il parlait beaucoup de la Russie dont il était revenu peu de temps avant la guerre. [...] Il racontait délicieusement mal, ne prenant pas la peine de situer les choses, hanté pourtant d'images justes qu'il jetait à la volée, impatient, emporté, tout gonflé de son sujet et ne consentant à s'attarder qu'au point culminant, au trait qui l'avait touché. Nul être n'a possédé une pareille puissance de sympathie ¹³.

Gide maintint jusqu'en mars 1916, avec quelques interruptions, sa participation au Foyer Franco-Belge. Il avait cessé dès octobre 1915 d'en tenir le journal particulier, reprenant le 24 septembre la tenue de son *Journal* habituel, par désir de « ressaisissement ». Son retrait définitif correspondait à un besoin de renouveau, mais aussi à son refus de voir « son » œuvre transformée en une machine bureaucratique où les réfugiés seraient traités anonymement. Tout « dévoré de sympathie », il préférerait renoncer à son aigle, plutôt que de lui voir couper les ailes...

12. Miette Saville, ancienne épouse d'Henri Vandeputte et compagne de Grosfils.

13. V. *supra* note 3.